

## Dans les bois du Mont Afalak

Cela faisait bien dix bons jours que la frégate Junon tirait des bords en longeant la côte sous huniers arisés. Après la grande traversée depuis Plymouth et deux coups de tabac en Mer de Java, tout l'équipage avait sacrément envie de tirer une bordée à terre mais il faut dire que le coin n'était pas très hospitalier. Pas l'ombre d'un port où un honnête marin trouverait de quoi étancher sa soif. A perte de vue, de la forêt épaisse sur des montagnes noyées dans la purée de pois. Le capitaine fit mouiller l'ancre dans une petite baie à l'abri des coups de vent d'est. Il n'eut pas de mal à trouver des volontaires pour aller à terre et il donna des ordres pour y porter les caisses qui étaient amarrées sur le pont. Mon canot chavira pris par le travers dans la barre. Je tombais à la baille mais j'eus la chance de saisir un filin et je parvins à rejoindre la plage. Ça commençait bien !

Le commodore Burroughs, un pas commode celui-là, était furieux d'avoir perdu quelques caisses dans l'affaire. Nous ne le connaissions pas bien cet oiseau là, car il était plutôt discret à bord. Il nous houspilla pour qu'on se répartisse les charges et il nous dit comme ça qu'on allait grimper sur la montagne derrière la plage et que le navire nous attendrait de l'autre côté. Nous n'avons pas eu le temps de nous demander où il voulait nous mener, que nous voilà chacun un ballot ou une caisse sur le dos, en marche vers dieu sait où.

Nous étions six compagnons, solides gabiers et le jeune lieutenant que tous respectaient, rapport à sa gentillesse et à sa bonne volonté. Faut ajouter Monsieur Charles, un jeune savant de Londres qui fut malade pendant la traversée, et un petit gars du pays, à moitié nu qui baragouinait un drôle d'anglais, plus difficile à comprendre que du patois gallois. Il marchait en tête en faisant des moulinets avec son espèce de sabre d'abordage pour nous ouvrir un chemin dans la broussaille. Juste derrière marchait le commodore avec son grand chapeau et ses bottes, le fusil au creux du bras.

Nous pénétrâmes dans le bois, tout suant et couverts de moustiques. Au bout de deux heures, je commençais à trouver bien dure la marche sous les arbres bizarres avec des racines hors de terre sur lesquelles grimpaient des poissons avec de sales gueules. Je doutais de plus en plus de trouver au bout du chemin un tripot convenable ou une auberge accueillante. Comme j'en touchait deux mots à un compagnon, le commodore me jeta un regard furibond aussi je restais coi le reste du temps.

Nous marchions depuis la durée d'un quart, quand j'entendis comme des coups de maillet frappés sur un baril. Voilà qu'une espèce de volaille géante jaillit derrière nous et disparut dans le sous-bois. Un casoar que c'était, dit Monsieur Charles, qui avait les mirettes agrandies. Notre guide, Jaruk qu'il s'appelait, faisait la gueule parce qu'il l'aurait bien tiré pour le fricot du soir. Arrivés sous les grands arbres au pied de la montagne, nous avons eu un air un peu plus frais. Mais pas le temps d'en profiter, il fallut vite établir le bivouac sur les bords sableux d'une petite crique. Je ne compris pas pourquoi le Jaruk ne voulu pas se poser avec la troupe et s'installa en haut de la berge.

Avec la fatigue, je ne traînai pas pour m'endormir. Dans la nuit je fus réveillé par des cris, des aboiements bizarres d'animaux qui bougeaient dans les arbres. A l'aube, je m'écartais un peu pour pisser en regardant les troupes de

chauve-souris grandes comme des goélands qui défilait au dessus de la forêt, quand j'entendis un grondement terrible qui venait d'au-dessus. Comprenant soudain ce qui se passait, je braillai fort pour précipiter le branle-bas et poussai tout le monde vers la forêt. Bien nous en a pris car une marée boueuse chargée de pierres ravagea l'endroit où nous dormions. Le commodore contempla le désastre puis me dit qu'il consignera ma bonne conduite dans le journal de bord. Pour sûr, j'aurais préféré un petit boujaron de rhum. Sans attendre nous réunirent le reste des bagages et nous nous enfonçâmes dans les bois.

Je n'avais jamais vu des arbres pareils. Ils étaient hauts comme un navire amiral et on aurait pu tailler dans leurs troncs un grand mât d'un seul tenant; leurs branches étaient assez grosses pour faire les pièces d'arcasse d'un trois-ponts. Des lianes épaisses comme des câbles d'ancre dégringolaient des hauts où des fougères, trois fois grandes comme celles d'Angleterre, poussaient à foison. Des bandes de perruches rouges criaillaient en pillant des grappes de fruits. On se serait cru dans une volière. Je me méfiais des serpents qui s'enroulaient autour des troncs, tout pareils à des tours de liure sur un cordage. Le Jaruk déterra un paquet d'œufs dans un creux du sol. Il affirma que c'était une sorte de hérisson à bec pointu qui les avait pondus. Même Monsieur Charles ne voulut pas le croire.

La grimpe sur les pentes boueuses n'avait rien d'une promenade de santé. Nous étions plus fatigués qu'après avoir travaillé en tête de mât par grand vent. Aussi nous fûmes contents quand le commodore ordonna d'établir le camp. C'est à ce moment-là que nous avons vu les oiseaux les plus curieux que je n'ai jamais vu. Je connaissais quelques volatiles des mers du sud avec de jolis plumages, plus colorés que ceux de chez nous, mais ceux-là étaient vraiment épatants. Ils avaient des plumes brillantes comme des feux d'artifices et ils les agitaient tous ensemble comme des danseuses de cabaret. Monsieur Charles, qui à l'air d'en connaître un rayon sur les bêtes du coin sans y avoir jamais mis les pieds, nous dit, et je veux bien le croire sur parole, que c'était des oiseaux de paradis. Aucun d'entre nous n'eut le courage de leur envoyer un coup de fusil. Heureusement, le lieutenant avait tiré une sorte de gros lièvre qui vit dans les arbres, un dendrogale à ce qu'il paraît. Monsieur Charles se disputa avec le guide parce qu'il voulait garder la peau et les os pour les ramener à Londres. La bête a quand même fini dans la marmite, ce qui nous a changé de l'ordinaire de porc salé.

Il n'était jamais possible de faire le point au sextant tant la forêt était épaisse. C'est tout juste si on pouvait voir de temps à autre des crêtes lointaines noyées dans la mouscaille, par les trouées faites par la chute d'un arbre. Au quart de midi, le lieutenant sacra comme un bosco ivre, ce qui nous étonna de sa part. Il venait de se faire mordre au bras par un serpent de belle taille. Le soir la morsure avait vilaine figure et il brûla de fièvre toute la nuit à tel point que le commodore ordonna qu'il fût redescendu vers la côte avec un détachement. Nous construisîmes une sorte de palanquin et trois d'entre nous furent désignés pour l'accompagner. J'aurais bien fait partie du groupe mais en même temps j'avais envie de voir où le commodore nous menait d'une manière si résolue.

Nous avions le moral en berne mais le soir, l'humeur s'améliora un peu grâce à la distribution d'une double ration de rhum. Il faut dire que les gros pigeons rouges que Monsieur Charles avait abattu y furent aussi pour quelque chose. Je chantai une vieille chanson à virer qui nous rappela avec émotion le navire qui semblait bien loin maintenant. Le Jaruk, mis en verve, nous raconta avec force gestes, ses chasses dans les forêts du nord. Il décrivit un drôle

d'animal à la fourrure zébrée et aux pieds griffus que même Monsieur Charles ne connaissais pas.

A l'aube, Jones partit avec le fusil chercher les cacatois ou quelque chose comme ça, de grands perroquets blancs à huppe jaune que nous avions vu la veille. Il espérait aussi ramener un gibier plus gros pour remplir notre marmite. Voilà qu'en scrutant les hautes vergues, il glissa dans une crevasse cachée par la mousse et tomba au fond d'un ravin profond comme un puits de chaînes. Nous le retrouvâmes quelques heures après, le corps tout brisé comme un gars tombé d'une hune. Il fut impossible de le remonter de là et de lui donner une sépulture chrétienne.

Ce fut un coup terrible pour nous autres. Le commodore très touché aussi, ordonna que désormais nul ne s'éloigne du camp seul. Puis il nous commanda de préparer un campement confortable. Chacun s'empara de sabres et de haches pour tailler des espars et gréer une charpente légère et un plancher de fortune. Jaruk confectionna fort habilement une couverture de palmes. Sous ce toit, léger comme un dais de toile à voile, nous nous reposâmes un peu après avoir extirpé de nos jambes et de nos bras les maudites sangsues gonflées de sang. Dans la nuit, nous avons été tirés du sommeil par la chute d'un grand arbre, à une encablure de notre carré.

Au lever du jour, voilà que le commodore réunit les plus valides pour monter plus haut. Je faisais partie du lot bien sûr. Nous grimpâmes dans la brume qui cachait la tête des arbres. Nous étions vite trempés comme des soupes à cause de l'eau qui s'accumulait sur les feuilles et nous tombait dessus. Un compagnon mangea des fruits acidulés pour soulager sa soif et il fut victime d'une sacrée fluxion de ventre. Il était de plus en plus difficile de trouver de l'eau à boire. Nous nous abreuvions quand nous le pouvions dans les creux des arbres où de drôles de bêtes croupissaient. Je donnais de la tête dans un nid de guêpes caché sous des feuilles qui nous piquèrent tous à qui mieux mieux. Je fis rire plus d'un avec ma gueule de tangon toute enflée.

Durant une halte, nous contempnions des papillons grands comme des grives, quand Monsieur Charles et le commodore nous appelèrent. Ils avaient trouvé une drôle de petite hutte haute de sept pieds, faite de brindilles joliment arrimées. Le terrain du pourtour était bien propre et Monsieur Charles nous montra des petits tas de fruits, de champignons et même de fleurs de couleur orange. Nous nous demandions tous où étaient les hommes qui occupaient cet abri. Une chose était sûre, ils devaient avoir la taille de notre plus jeune mousse pour les habiter. Je me rappelle d'un petit oiseau qui voletait en tout sens, à côté de la construction. Le commodore fit placer une offrande de verroterie de couleur rouge à côté des fleurs. Nous attendîmes un moment, espérant voir revenir les petits hommes des bois mais en vain. Nos perles colorées semblèrent bien plaire à l'oiseau qui chanta pour notre départ. Il me sembla qu'il était venu les regarder de près quand nous levâmes l'ancre. Comme chacun de nous, j'espérai bien rencontrer plus loin les habitants de ce coin perdu.

Mes compagnons restés au camp furent bien surpris de nos découvertes et ils commencèrent à gamberger comme nous sur les homoncules des bois. Le lendemain notre escouade tomba sur une grande palmeraie au creux d'un vallon. Sur les rives marécageuses d'un ruisseau, il y avait un palmier abattu, le tronc évidé. Le commodore nous dit que c'était ainsi que les habitants de cette contrée extrayaient la pulpe qui leur servait de farine. Je me disais que c'était un signe encourageant mais Jaruk s'agitait comme s'il avait vu le diable ou ses démons.

Finalement il prit la poudre d'escampette sans demander son reste. Nous continuâmes donc sans lui sur un petit sentier qui allait en s'élargissant. J'entendis une troupe de sangliers s'égailler dans un taillis de bambous et je regrettai de ne pouvoir en tirer au moins un. Après quelques heures de marche sur une piste bien tracée, nous débouchâmes sur une vaste clairière d'herbe rase.

Alors que je m'apprêtais à poser mon sac pour souffler, j'entendis un « han » puis des murmures graves et des bruits de bois qu'on entrechoque. A vingt yards de nous, tout un équipage se tenait en ligne comme pour la montée à bord d'un officier. Nous restâmes interdits, sans bouger du tout. Les gaillards étaient noirs comme du coaltar, tout harnachés de colliers et de brassards colorés. Ils avaient tous le braquemart enfilé dans une sorte de tuyau haubané à la taille. J'étais étonné de leur visage peinturluré de jaune et des boutoirs de sangliers qui sortaient de leurs narines épatées. Mais le plus beau, c'était leurs couvre-chefs, avec de la fourrure et toutes sortes de plumes brillantes comme celles des oiseaux de paradis. Ils auraient pu en imposer à l'amiral de la flotte en grande tenue. Ce qui me rassurait moins c'était qu'ils étaient armés jusqu'aux dents, comme un équipage prêt à l'abordage, avec des haches, des piques et des gourdins. Une chose était sûre, vu leur stature, ce n'était pas les habitants des petites huttes.

Leur capitaine sans doute, fit trois pas vers nous et nous apostropha rudement dans sa langue, tandis que sa troupe beuglait à la fin de chaque phrase. Notre commodore profita d'une pause pour dire quelques paroles apaisantes sur les bonnes intentions de notre Roi George. Je fouillai dans mon sac et je brandis une poignée de verroterie. Ça eu l'air d'intéresser le chef des emplumés mais aussitôt il se mit à rire en envoyant en l'air nos cadeaux et tout son équipage de gueuler en brandissant les armes avec des intentions on ne peut plus claires. D'un geste il ramena le silence, puis sur son ordre sec, ils nous débarrassèrent de nos sacs et nous poussèrent vers un village. Enfermés dans une case sombre, nous entendîmes les cris joyeux d'enfants et de femmes puis le son de tambours qui accompagnaient le chœur des guerriers.

Je voyais bien que le commodore était inquiet. Non seulement son ambassade avait l'air de tourner court mais, comme nous, il avait entendu parler des féroces mangeurs d'hommes qui hantent les hautes terres. En cherchant un coin confortable dans la case, je vis qu'il était possible de déplacer les planches d'écorces qui constituaient le mur. La nuit venue, je parvins à faire un trou assez grand pour me faufiler au dehors. Je dis à tous qu'il fallait virer de bord en vitesse tant qu'il était encore temps et que la tribu festoyait, mais le commodore voulait mordicus rester pour accomplir sa mission, disait-il. A la fin, renonçant à convaincre mes compagnons, je m'enfuyais seul dans la nuit.

Je parvins à grand peine à rallier notre camp dans le noir. Ensuite, je filai sans attendre l'aube avec ceux de mes compagnons qui y étaient restés. Les jours de descente de la montagne à marche forcée furent les plus durs. Nous arrivâmes épuisés et affamés sur la plage où nous attendait le reste du groupe, réuni autour de la tombe du lieutenant. Nous fîmes un grand feu que nous entretenîmes une semaine durant jusqu'à ce que la Junon nous récupère en piteux état. Le capitaine, que Dieu le bénisse, ne nous trouvant pas de l'autre côté de la montagne, était revenu nous chercher dans la baie.

Notes du traducteur du journal du gabier William Bartow, survivant de l'expédition du commodore Alfred Morton Burroughs en Nouvelle-Guinée, dont

une partie du journal de bord a été retrouvé pendu au cou du chef des pâpuh du Mont Afalak, quarante années après sa disparition.

Les petites huttes, décrites par le naturaliste Charles, sont les constructions élaborées par les d'oiseaux jardiniers de Vogelkop (*Amblyornis inornatus*) mâles pour séduire les femelles ; cet oiseau collectionne les objets colorés pour parfaire son « piège à filles ».

Le « hérisson à bec » qui pond des œufs est un Echidné à long nez, mammifère monotrème proche de l'Ornithorynque australien.

L'animal à fourrure zébrée et aux pieds griffus dont parle Jaruk est un *Gazeka*, sorte de tapir géant qui fut observé une fois en 1910 en Nouvelle Guinée mais ne fut jamais décrit et capturé ensuite.